

LA MUSIQUE

[Gilbert Rouget](#)

Éditions Présence Africaine | « Présence Africaine »

1955/3 N° III | pages 71 à 73

ISSN 0032-7638

DOI 10.3917/presa.9553.0071

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://preprod-shibboleth.cairn.info/revue-presence-africaine-1955-3-page-71.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Présence Africaine.

© Éditions Présence Africaine. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LA MUSIQUE

Je signa'ais dans la précédente chronique combien la musique moderne de Gold Coast est marquée par celle de Trinidad, ce qui, soit dit en passant, n'est peut-être qu'un effet, parmi bien d'autres, du goût si prononcé qu'ont les Africains en général pour la musique des Antilles.

Il n'est pas sans intérêt de savoir que, réciproquement, à Trinidad, on s'intéresse de plus en plus à la musique d'Afrique. Andrew Pearse, directeur de la Revue « CARIBBEAN QUARTERLY », nous apprenait tout récemment qu'un musicien africain de langue anglaise, Bambi, venait d'y faire une tournée avec sa troupe.

Par ailleurs, un trinidadien d'origine africaine (de mère mandingue), Andrew T. Carr, a publié une étude (1) sur un groupe Rada (2) où les cultes d'origine dahoméenne sont restées extrêmement vivants. On trouve constamment dans cette étude des références aux « Vodoun » si communs du Dahomey : Elegba, Sakpata, Ogoun, etc... L'auteur consacre une large place à l'aspect musical de ces cultes et aux instruments de musique.

Quant à Andrew Pearse lui-même, auquel on doit un « inventaire » de la musique des Iles Caraïbes, ordonnée en fonction des institutions auxquelles elle est intégrée, il vient de faire paraître une courte note sur certains aspects de son évolution récente (3).

J'en viens par là à mon propos, qui est d'envisager, sinon les tendances actuelles de la musique africaine, du moins les problèmes qui semblent se poser à elle.

Ce n'est pas une question simple. Je l'aborderai sans ordre ni système, dans le seul espoir d'amorcer une discussion et de remuer des idées qui ne sont claires ni chez les uns, ni chez les autres, ni chez moi-même.

Un fait est certain, c'est qu'une partie de l'Afrique reste fidèle à sa musique traditionnelle et qu'une autre ne le reste pas.

Je ne dissimulerai pas que ma préférence va sans hésitation à la musique traditionnelle, non par purisme, mais simplement parce que je n'ai jamais eu l'occasion d'en entendre de moderne qui me paraisse la valoir. Beaucoup d'Africains, par contre, sont d'une opinion inverse.

C'est pourquoi, dans l'état actuel de la musicologie, qui n'est pas encore une science et où, par conséquent, à mon avis tout au moins, nulle objectivité n'est possible, il me paraît honnête de préciser à l'avance dans quel esprit prévenu j'aborde un domaine où l'instinct et le goût sont si largement en cause.

Ceci dit, il serait, objectivement je crois, cette fois-ci, stupide de considérer la musique et son évolution en dehors des bouleversements sociologiques de tous ordres dont l'Afrique — et le monde — sont le

(1) Andrew T. Carr « A Rada Community in Trinidad », in : Caribbean Quarterly, Vol. 3, N° 1.

(2) Suivant le Prof. M.-J. Herskovits le mot « Rada » est une corruption de « Allada », nom qui désigne la ville du Bas-Dahomey dont sont issues les royautés de Abomey et Porto-Novo.

(3) Andrew Pearse : « Aspects of change in Caribbean folk music », in : Journal of the International Folk Music Council, 1955, Volume VII.

théâtre. Dans une société en pleine évolution la musique ne peut pas ne pas évoluer. Il est même souhaitable qu'elle évolue, faute de quoi il serait à craindre qu'elle meurt : Que la musique africaine doive se renouveler, cela ne me paraît pas douteux, mais je crois que c'est à partir de ses propres traditions qu'elle doit le faire.

En présence d'un nouvel état de la science, il n'est pas de tradition qui tienne. En matière d'art, les traditions — faute de science de l'art — restent irremplaçables. Car il y a entre les arts et les sciences une différence de nature. Si l'on constate, en effet, que la physique moderne est plus exacte que celle des anciens ou que les antibiotiques sont plus efficaces que les tisanes, il n'en va pas de même pour la peinture des maîtres européens, dont on ne peut affirmer en aucun cas qu'elle soit supérieure à celle des hommes de Lascaux, ou pour la musique des orchestres symphoniques qui, pour être plus compliquée, n'en est pas pour autant meilleure, a priori, que celle des Indiens de l'Amazone.

Si l'utilisation de l'énergie solaire — avec tout ce que cela comporte en fait de connaissance scientifique du monde — doit bouleverser la vie des hommes et des choses dans les régions sahéliennes, il ne s'en suit pas nécessairement que l'orgue électrique doive y tuer le violon monocorde, ni le dodécaphonisme en faire disparaître le pentatonisme traditionnel, non plus que, dans un autre domaine, le Français y remplacer en tout les langues africaines.

Il est un préjugé à peu près universellement répandu, chez les Africains comme chez les Européens, de quelque opinion qu'ils soient, y compris la plus progressiste, c'est celui qui veut que, science et techniques européennes étant plus avancées que sciences et techniques africaines, la polyphonie d'Europe soit nécessairement supérieure à celle d'Afrique (4).

Il en est un autre, du même ordre, qui veut que le piano étant un instrument plus évolué, plus complexe et plus savant que la sanza, la musique de piano soit supérieure à la musique de sanza.

Toute opinion sur l'avenir de la musique africaine qui ne serait pas absolument purgée de ce type de préjugé serait, à mon sens, radicalement fautive au départ.

Il est aussi un fait sur lequel on n'a pas assez insisté. En France, d'innombrables personnes entendent de la musique, beaucoup en écoutent, extrêmement peu en jouent. A l'inverse, en Afrique, il y a proportionnellement peu de gens pour écouter de la musique, mais énormément pour en faire. On peut dire que la musique est ici « subie » et là « agie ». On pourrait presque dire qu'on se trouve, ici et là, en présence de deux choses différentes. Sans nulle intention de rabaisser la musique européenne, force

(4) Comparée à la sculpture et à la peinture, la musique d'Afrique s'impose en Europe avec beaucoup de retard. C'est à peine, d'ailleurs, si l'Europe elle-même commence à reconnaître la valeur de sa propre musique paysanne. Préjugé colonial et préjugé de classe ont longtemps tenu — et tiennent encore — dans un même genre de mépris musique exotique et musique paysanne. A cet égard, le passage à Paris, l'hiver dernier, des Ballets Bulgares marque une date. Ce sont eux qui les premiers osèrent faire entendre, dans un grand théâtre, de la polyphonie paysanne authentique — à petite dose d'ailleurs — et à produire des instruments de musique paysans.

Dans un autre domaine, pour la première fois à Paris, la musique chinoise fut admise par un large public.

Le temps semble venu où l'on accepte qu'il puisse exister d'autre musique que do-ré-mi-fa-sol.

est bien de noter qu'en Europe — et particulièrement en France — un aspect essentiel, irremplaçable de la musique s'est perdu, qui est resté vivant en Afrique : la musique comme étant pour chacun, au moins à un moment de sa vie, **une manière d'exister.**

Je disais tout à l'heure n'avoir jamais encore entendu de musique africaine moderne qui me paraisse bonne. Je disais aussi que pour se renouveler valablement, la musique africaine devait rester attentive à ses traditions. J'ajoute que dans la condition actuelle de l'Afrique, qui est d'être en contact de plus en plus étroit avec le reste du monde, des influences étrangères ne peuvent pas ne pas s'exercer sur sa musique. Celles qui sont venues d'Europe ont été jusqu'à présent déplorables. Simplement parce que, pour toutes sortes de raisons qui tiennent au fait colonial, c'est à la musique européenne la plus médiocre que la musique africaine a eu à faire. La musique africaine traditionnelle est assez forte, j'en suis bien convaincu, pour digérer les influences de l'extérieur et pour en sortir transformée. Encore faut-il qu'elle sache les choisir et qu'elle puisse le faire librement.

Gilbert ROUGET.